

NIETZSCHE A NICE

N'est-il pas surprenant que la plupart des biographes de Nietzsche, évoquant les paysages inspirateurs où le philosophe itinérant a rencontré les grandes visions symboliques qui illuminent sa doctrine, — Gênes, Sils-Maria, Portofino, — ne mentionnent qu'incidemment Nice, cette Cosmopolis méditerranéenne dont, pendant les cinq dernières années de sa vie, il a fait son refuge d'hiver, où il a conçu quelques-unes des œuvres les plus fortes de sa maturité? Même M. Charles Andler, qui a suivi son auteur pas à pas, de jour en jour, dans toutes ses pérégrinations, jusque dans les recoins les plus ignorés de sa vie et de sa pensée, s'il brosse, comme toile de fond de cette dernière période, quelques charmants décors de la vieille ville nizzarde, il dédaigne de s'attarder aux mille influences bienfaisantes, aux incidences et coïncidences quotidiennes dont cette ambiance nouvelle a enrichi l'inspiration de son cher prophète. Et pourtant Nice a offert à l'éternel nomade plus et mieux qu'un quelconque logis d'hôtel, qu'un abri de fortune ou qu'une villégiature d'occasion. Nietzsche a découvert Nice, *son* Nice. Il y a trouvé tout ensemble les conditions les plus favorables à l'achèvement de son œuvre et la ville dont le spectacle animé et l'atmosphère cosmopolite l'ont amené à élargir sa conception d'une civilisation « méditerranéenne », à préciser surtout la formule de ce type d'humanité pour lequel il a créé le terme de « bon Européen ». Il y a là, semble-t-il, pour la critique, un oubli à réparer.

Mais il faudrait commencer par situer cette découverte de Nice dans une découverte plus vaste et qui l'a comme préparée : la découverte du Midi.

Dans les premiers mois de l'année 1880, Nietzsche prenait un congé définitif de l'Université de Bâle, où, pendant douze années, il avait occupé la chaire de professeur de philologie classique. Terrible hiver dont il avait passé les premiers mois à Naumburg, en Saxe, auprès de sa mère et de sa sœur, dans une chambre de malade complètement obscure, la tête emmaillottée de compresses, tenaillé par des migraines atroces, vomissant la bile, ne voyant plus à deux pas devant lui, sans fièvre d'ailleurs, le pouls régulier, la pensée lucide, d'une lucidité effrayante au milieu de cet arrêt progressif de toutes les fonctions vitales, de cette lente débâcle de son être physique. Aucun médecin n'avait réussi à dépister les causes de ce mal mystérieux. Nietzsche lui-même en rendait responsable le climat particulièrement froid et humide de Bâle. Il fit ses dernières recommandations à sa sœur et puis, un beau jour, il résolut de tenter une chance suprême. Il partit pour l'Italie.

Il s'en fut d'abord à Venise, où l'attendait son premier disciple et ami, le compositeur Peter Gast, de qui le talent délicat de pianiste sut bercer et apaiser les tortures du génial malade aux sons des nobles accords de Chopin. Mais l'humidité des canaux de Venise et surtout les contrastes violents de lumière et d'ombre, si cruels à ses yeux endoloris, chassèrent le malade de cette ville qu'il aimait pourtant par-dessus tout. Il se rendit à Gênes. Il venait de découvrir un des rares endroits de la terre où il lui était encore possible de vivre. « Si je suis encore en vie, écrivait-il plus tard, c'est à Gênes que je le dois. »

Tout en haut de la ville bâtie en amphithéâtre, dans une rue où l'herbe poussait et où l'on accédait par un escalier de 164 marches, sous les combles d'une immense bâtisse, il avait loué la mansarde du philosophe, le premier abri de sa vie errante. Chaque matin, sitôt le soleil levé, les gens du quartier voyaient descendre le professeur allemand, — *il piccolo santo*, comme ils l'appelaient, pour son air patient, doux, affable. Une ombrelle à la main, portant de grandes lunettes bleues et avec une sacoche bourrée de livres et de notes, accrochée

en bandoulière, il partait pour le littoral, à la recherche de quelque rocher à l'écart, tout près des vagues, et délicieusement il se rôtissait au soleil jusqu'au soir, immobile, enivré, extasié.

C'est là, contre toute attente, qu'il ressuscita.

Ce que fut le Midi pour Nietzsche? Une guérison d'abord. Mieux que cela: la grande école de la santé, au moral comme au physique. Elevé dans les austérités d'un presbytère luthérien, il avait vécu une jeunesse studieuse et s'était plié, comme apprenti philologue, à la plus aride des disciplines de travail. Autant pour échapper à ce travail exténuant de bibliothèque où précocement ses yeux s'étaient usés, que pour se distraire du lourd service dont il avait assumé la charge à l'Université de Bâle, il s'était plongé dans les extases de la musique wagnérienne. Mais l'inauguration du sanctuaire de Bayreuth, si différente du rêve qu'il s'en était forgé, porta à la ferveur du néophyte un coup mortel. Tel le démon de Socrate, une voix critique lui chuchotait désormais à l'oreille: « Garde-toi de cette musique! Fuis ces cures miraculeuses qui n'apportent à notre pessimisme d'autre remède que les enchantements de la décadence! » Et puis la maladie vint lui donner un viril et suprême avertissement: « Sois ton propre médecin! » C'est alors que, dans sa chambre de malade, il avait ruminé ce livre lucide et impie, *Humain trop humain*, où il rompait avec toutes les vénérationes de sa jeunesse. Mais cette défiance lucide, cette défense stoïque et hautaine où il s'était raidi, cette attitude toute négative d'iconoclaste, était-ce là vraiment déjà la santé? La vie n'est-elle pas confiance, bonheur, amitié, affirmation spontanée et joyeuse? Et voici que le Midi allait lui révéler cette grande école de la guérison, d'abord un ciel nouveau qui l'inondait de sa luminosité jusque dans les abîmes de son être et le pénétrait d'outre en outre de sa chaude affirmation dionysienne.

Gênes a été pour Nietzsche la première station de psychothérapie, sur le chemin de cette cure qu'il était venu entreprendre en Italie. Ce fut aussi le premier paysage inspireur de sa philosophie. Paysage sévère, par

le langage viril que lui parlaient ces palais somptueusement divers dont l'architecture exprimait la tenace volonté de conquête des anciens navigateurs génois. « A Gênes, écrivait-il, le plus lâche aurait honte de sa couardise. » Paysage enivrant aussi, par le panorama grandiose que le promeneur découvrait du haut de la colline d'où ses yeux embrassaient la ville, le port, la mer surtout, cette mer où s'étaient hasardés tant d'explorateurs audacieux et dont l'infini ouvrait à ses désirs les promesses d'une insondable aventure. Et ne se découvrait-il pas à cette vue, lui aussi, la vocation d'un Christophe Colomb prédestiné à découvrir un Nouveau Monde de la Pensée?

A ce point d'interrogation, auquel restait suspendu le premier livre composé à Gênes et intitulé *Aurore*, deux révélations allaient apporter un premier exaucement. La première se produisit en août 1881, « à 6.000 pieds audessus des hommes et du temps présent », dans cette haute Engadine où, fuyant la chaleur du littoral génois, il allait établir désormais sa villégiature d'été : Sils-Maria. Paysage tour à tour idyllique et héroïque, avec ses forêts de mélèzes sombres qui bordent un chapelet de lacs d'émeraude, et avec ses montagnes abruptes, tapissées de rhododendrons, où, parmi les rochers amoncelés, on entend se répondre, de guet à guet, le coup de sifflet avertisseur des colonies de marmottes, et qu'il parcourait, du matin au soir, plein d'une allégresse indescriptible. Un jour, longeant le lac de Silvaplana, non loin d'un hameau appelé Surley, près d'un bloc monolithique de forme pyramidale, une vision le traversa, à le faire frissonner : la vision de « l'Eternel Retour ». « Je chantais, écrit-il à son ami Peter Gast, je disais des folies, j'étais rempli d'une vision neuve qui est désormais mon privilège devant tous les hommes. »

La seconde vision le surprit pendant le miraculeux mois de janvier 1882, sur la Riviera, à 30 kilomètres de Gênes, dans l'admirable baie de Rapallo. Nietzsche gravissait un jour l'arête boisée qui, du côté de Portofino, forme promontoire, pour brusquement tomber dans la

mer. Il s'était assis, contemplant les jeux de l'ombre et de la lumière, quand tout à coup il eut la vision nette de son double, revêtu de clarté, le prophète Zarathoustra, qui passait tout près de lui. Rêve de poète? Hallucination de mystique? Toutes ses méditations venaient de prendre corps et se fondirent dans cette unique Apparition. Sa solitude était désormais peuplée d'une présence surhumaine et qui ne le quitta plus. En moins de dix jours, le premier livre de *Ainsi parla Zarathoustra*, nouvel Évangile, se trouvait rédigé, sans une hésitation, sans une rature, dans un état d'inspiration quasi biblique qui rappelait la Parole de Dieu littéralement dictée aux évangélistes par l'Esprit-Saint. Par une étrange coïncidence, au moment même où il achevait les dernières lignes, Nietzsche reçut un télégramme annonçant la mort de Richard Wagner à Venise. Une succession était ouverte. A peine le Messie de Bayreuth avait-il fermé les yeux qu'un autre Prophète déjà surgissait, porteur d'un nouveau message, d'un nouveau mythe de l'Humanité, d'un mythe conçu et né, cette fois, sous le ciel méditerranéen.

§

Cette récapitulation rapide n'était peut-être pas inutile si nous voulons nous représenter les dispositions dans lesquelles le nouveau prophète débarquait à Nice, un jour de novembre 1883. Quelles raisons l'avaient déterminé à prendre congé de Gênes et à choisir cette nouvelle résidence d'hiver? Des raisons, à première vue, d'un caractère tout utilitaire. Et sans doute, s'il n'avait écouté que l'appel de son cœur, c'est Venise qu'il aurait élu, la ville tant aimée où l'attendait toujours son ami, le compositeur Peter Gast, la ville chère aux artistes et aux musiciens, où Wagner avait composé *Tristan et Isolde*, où l'Enchanteur était allé quérir le grand repos de la mort; Venise, « la ville aux cent solitudes profondes » et au « silence sonore », la perle de la Méditerranée, délicatement enfouie au fond de son coquillage magique dont Nietzsche ne cessait d'entendre bourdonner à ses oreilles la rumeur lointaine, la musique secrète, l'appel douce-

ment obsédant. Mais Venise, c'était aussi la lagune fiévreuse, les canaux humides, les contrastes aveuglants d'ombre et de lumière, la Ville entre toutes interdite à ce valétudinaire, en somme le grand amour malheureux et défendu de sa vie. A présent qu'il se voyait revêtu de la responsabilité quasi surhumaine du Créateur, une voix sévère lui commandait de choisir le climat le mieux approprié à l'œuvre qu'il sentait déjà palpiter et grandir au dedans de lui. En Allemand ordonné, il se met à collectionner les bulletins météorologiques, compare les statistiques des jours de pluie et des jours de beau temps, — car il sait qu'une journée de pluie, moins que cela, un ciel qui se voile et se couvre représente, pour le baromètre souffrant qu'est son système nerveux, une journée de maladie, tout au moins d'incapacité de travail. Or, il résulte de sa minutieuse enquête que, pour la limpidité du ciel et la sécheresse de l'atmosphère, Nice bat tous les records : 220 jours par an absolument secs, alors que Gênes n'en offre que la moitié et que Rome n'en compte guère plus de 100. Si Venise est l'appel du cœur, Nice représente la voix de la sagesse. « J'ai en ce moment trop de projets en tête, écrit-il à son ami, et tu sais de quel poids est pour moi la responsabilité d'une pareille tâche, pour que je puisse encore me permettre la plus légère faute dans le choix de mon climat. »

Ce qu'il demande à Nice, ce n'est donc nullement un paysage inspirateur. Ses inspirations, il les porte déjà au dedans de lui. Devant le panorama du golfe de Gênes il a entendu l'appel qui le sacrait nouveau Christophe Colomb. Dans les élyséennes solitudes de l'Engadine une voix lui a dit : « Tu seras l'Annonciateur de l'Eternel Retour. » Enfin, sur le promontoire abrupt qui va de Rapallo à Portofino, le nouveau Messie, Zarathoustra, son double, lui était apparu. Son âme, pour l'instant, ploie sous le fardeau de ces initiations. Mais où trouver le refuge propice, la station climatique et le régime de vie qui lui assureront la vigueur, en quelque sorte animale, dont il a besoin pour mener à terme cette tâche que seul au monde il peut accomplir ? Sur Nice il a jeté son dévolu,

et son attente fut comblée au delà de toute espérance.

Ses premières lettres respirent un contentement sans bornes. Elles traduisent l'émerveillement quotidien qu'il éprouve à contempler ce ciel niçois qu'il qualifie d'« homérique », de « phéacien », et pour lequel il a même créé une épithète qui, depuis, a reçu droit de cité dans le vocabulaire allemand: il l'appelle un ciel « *alcyonique* » (l'alcyon, on le sait, était un oiseau fabuleux qui passait pour ne faire son nid que sur une mer calme et était regardé comme un oiseau d'heureux présage). Il ne cesse de répéter l'effet bienfaisant qu'exerce sur lui cette luminosité incomparable, où le paysage baigne comme dans une nappe argentée et qui a sur son organisme l'action d'une radiothérapie tonifiante.

Les jours se succèdent ici, écrit-il à sa sœur, d'une beauté que je qualifierais d'insolente. Je n'ai jamais vu hiver d'une perfection si constante. Et ces couleurs de Nice! C'est dommage que je ne puisse les détacher et te les envoyer: elles sont comme passées à travers un tamis d'argent, immatérielles, spiritualisées; elles ont dépouillé la brutalité des tons crus. Ce qui fait le charme de cette bande de littoral qui va d'Alassio à Nice, c'est la licence qui est ici donnée à un certain africanisme de se manifester librement dans les couleurs, dans la végétation, dans la sécheresse absolue de l'air. C'est ce qui fait de ce coin de terre une chose unique en Europe.

Dans presque chaque lettre il note sa vitalité accrue, sa puissance de travail triplée, et le sentiment triomphal qu'il éprouve d'entrer maintenant dans le plein midi de sa vie.

Est-ce à dire qu'à ce tableau il n'y ait point quelques ombres? Nietzsche arrive à Nice avec un paysage intérieur déjà tout fait et qui est purement italien. Aussi, pendant les premiers temps, seul le Nice italien l'intéresse.

Nice comme ville française, écrit-il, m'est odieux. Elle fait tâche dans cette splendeur méditerranéenne. Heureusement, il y a la ville italienne. C'est là, dans les plus vieux quartiers,

que j'ai fait mon nid. Nice n'est pour moi qu'un faubourg de Gênes.

Si nous repérons les nombreux logis qu'il a successivement occupés, nous ne sortons en effet guère de la vieille ville. D'abord rue Ségurance, 38, puis rue Saint-François-de-Paule, square des Phocéens, rue des Ponchettes. Parmi tous ces domiciles changeants la seule adresse invariable, c'est la pension de Genève, petite rue Saint-Etienne; c'est là qu'il prendra toujours ses repas, qu'il se fait adresser son courrier et qu'il loge pendant les intérim. La modicité extrême de son budget ne lui permettrait d'ailleurs pas d'installation, je ne dirai pas plus luxueuse, mais simplement plus confortable. Car si Nietzsche peut vivre à Nice, il le doit uniquement à la clairvoyante générosité de l'Université de Bâle qui, à titre gracieux et avec une ponctualité admirable, lui verse une modeste pension de 3.000 francs par an, à laquelle s'ajoutent 1.000 francs de revenus personnels. Par quel miracle réussit-il à équilibrer son budget, surtout si l'on songe aux déplacements périodiques que lui impose sa santé, l'obligeant à passer l'hiver sur la Riviera, l'été en haute Engadine, sans compter les voyages incessants qu'il fait en Allemagne, en Suisse, en Italie? Comment a-t-il pu acheter cette bibliothèque qui l'accompagne dans ses pérégrinations, se procurer tant de partitions coûteuses, se tenir au courant de toutes les nouveautés littéraires, philosophiques, scientifiques? Et voici qui met le comble à notre étonnement : plus ses livres deviennent parfaits, moins ils se vendent, en sorte qu'il est obligé, à la fin, d'en faire la publication à ses frais. N'essayons pas d'élucider ce mystère. C'est un chapitre sur lequel Nietzsche a toujours gardé un silence farouche. Dans sa correspondance, on ne trouverait pas une allusion à ces difficultés d'argent, pas une confidence, pas une récrimination.

L'unique chose dont il lui arrivait de se plaindre, ce sont les promiscuités auxquelles l'exposait cette vie de pension de famille où il se voyait condamné. Non qu'il fût un ours ou un hérisson. Avec beaucoup d'humour, il fait à sa mère le dénombrement des commensaux qu'il a trouvés en arrivant à la pension de Genève :

Un général prussien flanqué de sa fille, la femme d'un prince hindou, lady Mehmed Ali, avec sa fillette, un Persan superbement costumé, mon voisin de table, une vieille dame bâloise, une veuve de pasteur souabe [Nietzsche a toujours été la coqueluche des vieilles dames et a innocemment provoqué entre elles bien des scènes de jalousie], en outre quelques Russes, quelques Anglais. Tout ce monde parle allemand et est pour moi plein de prévenances. Le soir, après dîner, je reste jusqu'à neuf heures au salon, en compagnie d'Anglais et d'Anglaises, à une petite table, sous un vaste abat-jour.

Une chose pourtant lui tient par-dessus tout à cœur : le souci de préserver strictement son incognito. Il n'admettait pas qu'on pût l'identifier encore avec un certain M. Nietzsche, le ci-devant professeur de l'Université de Bâle, avec lequel il ne se sentait plus rien de commun. Pareillement, il voilait d'un mystère impénétrable ses projets littéraires, détournait les jeunes femmes de la lecture de ses livres et se montrait, — lui, l'athée, l'immoraliste, l'antichrétien, — l'homme le plus respectueux des croyances religieuses de son entourage, soucieux de ne pas troubler la paix des cœurs simples. Seuls quelques visiteurs, rares lecteurs de ses livres, de passage à Nice, de loin en loin forçaient la consigne de son incognito. Tel ce jeune biologiste viennois, le docteur Paneth, qui vint un matin de Villefranche, où il travaillait à un laboratoire, frapper à la porte du philosophe, et dont le cœur se serra à la vue de l'extrême simplicité, pour ne pas dire dénuement, qui régnait dans cette chambre mal chauffée, sommairement meublée, sans poêle et sans tapis.

Plus encombrants, certes, que ces rares oiseaux de passage, étaient certains compatriotes allemands qu'il lui fallait coudoyer journellement et de qui le ton bruyant, aisément familier, et les manières peu raffinées offusquaient ses susceptibilités d'aristocrate.

Je commence à en avoir assez de toute cette clique, écrit-il un jour à sa sœur. Vraiment on se trouve ici en trop mauvaise compagnie et il me faut sans cesse détourner les yeux pour ne pas voir comment Monsieur mon voisin manipule son

couteau ou opère avec sa fourchette. Quant aux conversations, n'en parlons pas ! Il m'arrive de regretter ma solitude génoise, où je menais sans doute une existence de pauvre sire, mais où je n'étais du moins pas condamné à subir cette bande d'Allemands vulgaires. On respirait là-bas un air autrement distingué, qui convenait mieux à un hôte de ma qualité.

Sa consolation, ce sont ses chères promenades. Chaque matin il est debout à six heures et demie ; il fait une promenade matinale d'une ou deux heures, une promenade de trois heures encore l'après-midi, toujours au pas accéléré.

C'est pendant ce premier hiver passé sous le ciel alcyonique de Nice, qui alors pour la première fois a brillé sur le chemin de ma vie, que j'ai trouvé la troisième partie de mon *Zarathoustra*. Bien des coins cachés de ce paysage niçois sont consacrés pour moi par d'inoubliables instants.

« Inoubliables instants » qu'il a piqués au passage dans les ruelles ombreuses de la vieille ville nizzarde, si bienfaisante à ses yeux malades qui en connaissent, dit-il, par cœur tout le labyrinthe grouillant, au point que, s'il devenait jamais complètement aveugle il saurait s'y diriger tout seul et sans difficulté. C'est aussi telle fontaine dont il déguste l'eau glaciale et limpide en connaisseur — car ce dionysien est un passionné buveur d'eau (« Un gobelet, dit-il, m'accompagne, comme un petit chien, dans toutes mes promenades ») ; c'est tel bosquet du jardin qui a remplacé l'ancienne citadelle de Nice ; ou le chemin solitaire du vallon Saint-Philippe ; c'est surtout cette presque île Saint-Jean, dont les haies vives, fleuries de géraniums rouges en plein hiver, l'emplissent d'un émerveillement dont ses yeux n'arrivent pas à se rassasier. Mais le « clou », la découverte la plus sensationnelle, ce fut le chemin qui monte à ce vieux petit village d'Eze, avec son architecture mauresque, perché sur un piton, tel un nid d'aigle accroché dans les rochers. Il en fit sa promenade favorite, celle de la toute première heure, les jours où, levé avant l'aube, il se sentait sollicité et entraîné par une force surnaturelle.

Il m'arrivait parfois de danser, écrit-il dans *Ecce homo*. Je pouvais marcher six à sept heures de suite, sans la moindre fatigue. J'étais d'une force, d'une endurance incroyables.

J'imagine que les passants qui croisaient cet étrange promeneur matinal, chantant et dansant, ont dû éprouver quelque doute sur son équilibre — tout au moins mental.

Pendant qu'il gravissait ainsi allégrement le chemin qui conduit à Eze, plus d'une fois aussi il a été surpris par les premières rafales du mistral, et il lui est arrivé d'échanger d'étranges propos avec ce compagnon matinal qui l'enveloppait de ses tourbillons, lui cinglait le visage, lui coupait la respiration. *Nietzsche poète du mistral*, c'est le premier symbole nouveau dont s'enrichit à Nice son vocabulaire philosophique. Que d'affinités ne se découvre-t-il pas en effet avec ce compagnon de route! Ne sont-ils pas tous deux des nomades, des enfants du Nord, échappés de leur patrie « hyperboréenne » et invinciblement attirés vers les chauds et lumineux paysages provençaux et méditerranéens, vers les mers ardentes et silencieuses? Ne parlent-ils pas le même langage, ces libres esprits un peu fous, ces nihilistes joyeux qui incommode si fort de leur souffle glacial et de leur ricanement ironique les habitants des bas-fonds, emmitoufflés dans leurs confortables préjugés?

En vérité, mon bonheur et ma liberté s'élancent pareils à une rafale, s'écrie Zarathoustra, mais je veux que mes ennemis se figurent que c'est l'Esprit même du mal qui fait rage au-dessus de leur tête;

Et semblable au vent, je soufflerai parmi eux: à leur esprit je couperai la respiration; ainsi le veut mon destin;

En vérité, Zarathoustra est un vent fort pour les bas-fonds et il donne ce conseil à tout ce qui crache et vomit: gardez-vous de cracher contre le vent!

Mais combien, au fond, bienfaisante cette ironie méchanceté! Le mistral, c'est la bonne rafale qui balaye le ciel, assainit l'atmosphère. Et pareillement la méchanceté de Zarathoustra n'est que l'envers d'une bonté

supérieure, d'un sévère amour de la vie. Certes, elle fait choir ce qui est mûr pour le déclin et ne demande qu'à tomber, ce qui est flétri et vermoulu; mais elle stimule du même coup et fortifie ce qui vraiment *veut* vivre. Elle est la fanfare guerrière qui vient troubler les quiétudes équivoques, oblige les hésitants, les poltrons à secouer leur lâcheté, pour les entraîner dans son tourbillon vers des hauteurs et des prouesses dont jamais autrement ils n'auraient pu concevoir la pensée.

Qui veut entonner un chant, un chant du matin tellement ensoleillé, tellement léger, tellement aérien qu'il ne *chasse* pas les idées noires, mais les oblige à chanter avec lui, à *danser* avec lui?

C'est ce chant du matin que nous fait entendre la poésie de Nietzsche qu'il a dédiée au Vent Mistral. Il en a paru une traduction provençale, due à la plume de Mistral lui-même. On dirait que le poète provençal, en adoptant l'œuvre de son confrère septentrional, l'a rendue plus sonore encore, plus éclatante, plus ensoleillée. Je ne puis, hélas! en donner qu'une traduction française bien terne et traînante, qui n'a ni l'*allegro* endiablé de l'original allemand, ni les radieuses sonorités de la version provençale.

POUR LE MISTRAL (chanson à danser)

Vent Mistral, — chasseur de nuées, tueur de mélancolie, balayeur du ciel, toi qui mugis, — comme je t'aime! Ne sommes-nous pas tous deux nés d'un même lit, marqués de toute éternité pour un commun destin?

Vois : par les sentes glissantes, taillées dans le roc, en dansant je cours à ta rencontre, dansant sur l'air que tu siffles et que tu chantes, toi, le plus libre des esprits libres qui, sans esquif et sans aviron, prends ton essor vers les mers indomptées.

A peine éveillé, j'ai ouï ton appel. Je me suis précipité vers les falaises abruptes qui font une digue fauve à la mer. Salut! Déjà tu bondissais, comme un gave diamantin, triomphalement tu descendais du haut des cimes.

Sur les aires unies du ciel, j'ai vu ton attelage galoper; j'ai vu le char qui te porte; je t'ai vu cingler la croupe de tes chevaux de l'éclair de ton fouet.

Je t'ai vu sauter du char, impatient, ramassé sur toi-même, et fondre droit dans l'abîme comme un trait — tel un rais d'or trépane le rideau de roses de la prime aube.

Et maintenant, danse sur les croupes innombrables, sur les croupes des vagues perfides. Gloire à qui crée des danses nouvelles! Varions à l'infini nos rythmes et nos chants. Notre art, — qu'il s'appelle *libre* et que s'appelle *gai* notre *savoir*!

A chaque tige arrachons un trophée: une fleur et deux feuilles pour tresser une guirlande. Dansons, nouveaux troubadours, parmi les saints et les prostituées! Entre Dieu et le monde, qu'il y ait la danse!

Tous ceux qui ne savent pas danser avec le vent, qui s'emmitoufflent, petits vieux rabougris, et la gent cafarde, et les ânes bâtés de la gloire, et les oies au caquetage vertueux, — boutons-les hors de notre paradis!

Faisons voler la poussière au nez des malades; semons la panique parmi la gent souffreteuse. Purifions le littoral de l'haleine des poitrines étiques; purifions-le des regards sans courage!

Chassons de notre ciel les trouble-fête, les broyeurs de noir, les amonceleurs de nuages, — rendons limpide le royaume des cieux. Zou! mugissons, — ô toi, le plus libre des libres esprits, avec toi mon bonheur mugit comme l'ouragan!

Et pour éterniser ce bonheur, prends ce souvenir de l'heure fugitive; emporte cette guirlande là-haut! Fais-la voler plus haut, toujours plus loin! Escalade le ciel et cours l'accrocher aux étoiles!

Si c'est bien sur le chemin qui conduit à Eze que Nietzsche a dû avoir avec le Vent Mistral le petit colloque que nous venons de lire, la poésie qui en retrace le souvenir est cependant d'une date quelque peu postérieure. Elle a été composée l'automne suivant à Menton. Ce séjour à Menton fut la première infidélité que le poète a faite à Nice. Infidélité de courte durée d'ailleurs, et bien vite regrettée, — comme toutes celles qui ont suivi.

Pour l'expliquer, il faut dire que cette année-là, comme il rentrait de sa villégiature d'été en Engadine, en passant par Zurich, Nietzsche fit la connaissance d'un Allemand qui tenait un hôtel à Menton, et il se laissa prendre aux filets de l'astucieux hôtelier. D'ailleurs, le mois d'octobre qu'il passa à Menton fut réussi de tous points.

L'endroit est superbe, écrit-il, j'y ai déjà découvert huit promenades. Que personne ne vienne me rejoindre, j'ai besoin d'une tranquillité absolue.

Tout s'annonçait donc à merveille. La saison n'avait pas commencé et les hôtels étaient déserts. Mais voici venir peu à peu les hivernants. D'abord des Allemands, attirés par les prix de faveur que leur fait leur compatriote, et tout heureux de retrouver leur chère cuisine allemande. Nietzsche, lui, outre que cette compagnie ne le ravit guère, a gardé de la cuisine de son pays les plus attristants souvenirs.

Le fait est, dit-il, que, jusqu'au moment où j'ai atteint l'âge de la maturité, j'ai toujours mal mangé, d'une façon impersonnelle, idéaliste, désintéressée, altruiste, je veux dire pour le plus grand bien des cuisiniers et de mes autres prochains.

Sur ce chapitre encore, le Midi a révolutionné ses goûts. C'est à sa cuisine, observe-t-il quelque part, qu'on reconnaît d'abord l'affinement d'un peuple. Il est devenu un fervent de la cuisine italienne et française. Voyez ces Allemands, dit-il encore, ne reconnaît-on pas que « leur esprit prend son origine dans des intestins affligés » ? Et le voici qui commence à pester contre son compatriote l'hôtelier. Surprise plus désespérante encore : Menton était alors une ville fréquentée par les malades. Première règle de la thérapeutique nietzschéenne : il faut préserver le bien-portant de la contagion morale de la maladie. N'est-ce pas cette pensée qui donne en quelque sorte sa marque d'origine et sa date à la poésie dédiée au Vent Mistral ?

Faisons voler la poussière des routes au nez de tous les malades. Semons la panique parmi la gent souffreteuse. Purifions

le littoral de l'haleine des poitrines étiques. Purifions-le des regards sans courage.

Après cette courte et malencontreuse expérience, l'infidèle décida de boucler au plus vite ses malles et de reprendre le chemin du bon refuge qu'il n'aurait jamais dû quitter, de cette belle ville salubre où il a trouvé la santé du corps et où lui sont épargnés ces spectacles affligeants. Il tentera bien encore quelques fugues par la suite : à San Remo, à Cannabio, près du Lac Majeur, et, suprême folie, à Venise, la ville interdite, escapade qui, cette fois, faillit mal tourner, car, à peine débarqué, il entendit que des cas suspects de choléra avaient été signalés et il partit encore juste à temps pour échapper au blocus de la quarantaine.

Après bien des détours, écrit-il, me voici revenu à la raison, et ce retour à la raison, dans l'espèce, cela s'appelle toujours : le retour à Nice. On ne saurait croire à quel point, de toutes ces comparaisons, Nice sort chaque fois victorieux.

Le principal événement extérieur qui marqua sa vie d'ermite, ce fut, en automne 1885, son installation au square des Phocéens. Je ne serais pas étonné que le nom même que portait ce square ait été pour beaucoup dans le choix qu'il fit de son nouveau domicile. Car l'ancien philologue qu'était Nietzsche avait la superstition des vocables et surtout des étymologies savantes. Il fut aux anges le jour où il découvrit que le nom que portait Nice n'était autre que le vieux mot grec de « Niké », qui signifie « victoire ».

J'ai été heureux d'apprendre, ces jours-ci, que *cette ville qu'il ne m'est plus permis d'échanger contre aucune autre* est, de par l'étymologie du nom qu'elle porte, apparentée à la Victoire. Et quand vous saurez que de mes fenêtres j'ai vue sur des arbres splendides, sur la mer et sur la merveilleuse courbure de la Baie des Anges (car j'habite square des Phocéens), — *vous vous réjouirez avec moi du cosmopolitisme latent que recèle la rencontre des deux vocables : « Nice » et « Phocéens »*. Des colons phocéens se sont en effet jadis établis ici et je découvre dans cette coïncidence *je ne sais quelle*

résonance triomphale, sur-européenne, comme un message heureux qui me dit: « Toi aussi, tu es ici à ta vraie place! »

Et il ajoute, dans une autre lettre:

On est ici si en dehors de tout ce qui est allemand; je ne saurais dire le bien que j'en éprouve. *Jamais autant que cette année* je n'ai été heureux de retrouver le calme alcyonique de la mer niçoise et la divine insouciance du Midi.

Pour pénétrer le sens un peu énigmatique de ces lignes, il faudrait évoquer les ombres attristées qu'au cours de ces années de 1884 et de 1885 ont projetées sur son bonheur niçois certains événements intimes et certaines lettres qui lui arrivaient d'Allemagne. Je ne voudrais pas soulever ici le problème, très controversé, de ses rapports avec sa sœur, Mlle Lisbeth Nietzsche, qui, précisément à cette date, devint Mme Förster-Nietzsche. Une affection surtout admirative avait attaché la jeune sœur, dès l'enfance, à ce frère génial dont elle pressentait qu'il serait un jour la gloire de la famille. Elle se fit bravement son associée pendant les premières années de ses débuts dans la carrière universitaire à Bâle, dirigeant son intérieur de célibataire, veillant sur cet intellectuel désarmé devant toutes les difficultés de la vie pratique. Plus tard, après la catastrophe, elle a recueilli la noble épave, elle a veillé avec un inlassable dévouement sur les derniers rayons de cette lumière vacillante et, après la mort du philosophe, elle s'est instituée son exécutrice testamentaire, sa première biographe et la gardienne vigilante du « Nietzsche-Archiv » de Weimar. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle a cessé d'être l'associée de son frère précisément pendant les années où la pensée du philosophe a pris son vol le plus audacieux. Déjà, l'année avant l'installation de Nietzsche à Nice, année qui fut troublée par le roman intellectuel, disons plutôt par le navrant et cruel imbroglio dont l'héroïne fut une étudiante russe, Mlle Lou Salomé, les intrigues de Mlle Lisbeth Nietzsche, sans doute secrètement jalouse de cette intruse et choquée de ses

allures d'étrangère émancipée, nous apparaissent un chef-d'œuvre de perfidie féminine.

Mais l'événement décisif se produisit lorsque, trois ans plus tard, elle annonça à son frère qu'elle allait se marier avec un certain M. Bernard Fœrster, agitateur pangérmanniste et antisémite notoire, et qu'elle s'apprêtait à le suivre dans le Paraguay où, avec quelques pionniers, le jeune couple se proposait de fonder une colonie agricole modèle et de répandre dans le Nouveau Monde les bienfaits de la *Kultur* allemande. Le choc fut, au cœur de Nietzsche, aussi douloureux qu'imprévu. Depuis longtemps il avait renoncé pour lui-même à tout projet matrimonial, — « un philosophe marié, disait-il, est un personnage de comédie ». Il avait vu s'éloigner de lui tous ses amis et compagnons de jeunesse, devenus d'honorables professeurs, pères de famille, qui ne comprenaient plus rien à cette existence d'outsider excentrique, se refusaient de prendre au sérieux les paradoxes d'une pensée qui échappait à toutes les classifications patentes, à toutes les disciplines consacrées. Chaque nouveau voyage qu'il faisait en Allemagne le laissait malade. Et que venait-il faire dans cette société disciplinée, organisée à l'excès, hiérarchisée du sommet à la base, lui qui n'était qu'un sans-patrie, un irrégulier, sans titre et sans emploi? Tout au plus voyait-on en lui un revenant, un importun qu'on éconduisait poliment. Il savait qu'il n'avait rien à attendre de cette Allemagne, rien à attendre de ses contemporains; il se sentait déjà, comme il disait, *un homme posthume* — « posthume, ajoutait-il, cela veut dire : qui ne commencera de vivre qu'après sa mort ». Et voici que la solitude se fermait sur lui, désormais irrévocable, totale. Cette sœur, malgré tout, c'était encore un lien, — le dernier, déjà bien lâche, — qui le rattachait à son enfance, à son passé, à tous les vivants de là-bas. Ce lien, il allait maintenant définitivement se rompre. Car il ne s'agissait pas cette fois d'une simple séparation. Ce que Nietzsche ne peut concevoir ni pardonner, c'est que sa sœur épouse un Fœrster, cet homme avec sa carrure massive de capitaine de la

Landwehr, sa barbe foisonnante de sapeur et sa mentalité de sous-officier intellectuel, et qui incarnait à ses yeux précisément le type qu'il avait le plus en horreur : le pangermaniste. « On devrait, disait-il, pour l'édification des générations futures, en conserver un exemplaire dans de l'esprit-de-vin, — car c'est précisément l'esprit qui ici manque surtout, — avec cette inscription : « Spécimen de l'Allemand grâce auquel a été fondé le *Reich*. » Mais qu'une Lisbeth Nietzsche, son propre sang, ait consenti à conclure alliance avec un pareil personnage, c'était plus qu'un abandon, c'était un reniement, une trahison.

Par ton mariage avec Fœrster, lui écrit-il, tu manifestes clairement que tu ne veux plus te dévouer à mon œuvre, mais que *tu prends parti pour une cause que j'ai depuis longtemps répudiée et qu'aujourd'hui je combats ouvertement. Tu as passé dans le camp de mes antipodes*. L'instinct de ton cœur aurait dû te mettre en garde contre pareille félonie.

Et nous comprenons maintenant tout ce que recélait d'inexprimé ce cri de délivrance qu'il adressait à l'ami Peter Gast, après son installation au square des Phocéens : « Toi aussi, tu es ici à ta place ! » La lutte pour une nouvelle patrie méditerranéenne, et la haine de ce nouveau fanatisme nordique et germanique sous toutes ses formes, où il reconnaît désormais « ses antipodes », c'est la grande pensée combative qui va remplir ses dernières années de Nice. Il ne cesse de le répéter : « L'Allemand doit être *plus qu'un Allemand*, s'il veut être simplement supportable aux autres nations. L'orientation vers *ce qui n'est pas allemand* a été de tous temps la marque de tous les esprits vraiment supérieurs en Allemagne. » De là son attachement grandissant pour la France. « Aujourd'hui encore, la France, dit-il, est le refuge de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée qu'il y ait en Europe, et reste la grande école du goût : mais il faut savoir la découvrir, cette « France du goût ».

La France qu'il aime, ce n'est certes pas la France

d'aujourd'hui, — « cette pauvre France sans volonté », comme il l'appelle, atteinte, elle aussi, de l'infection politique, d'une infection, si l'on peut dire, de signe contraire, mais non moins nocive que l'infection nationaliste allemande. Mais cette « vraie » France, où la trouver? D'abord chez nos grands moralistes. Ils ont donné au monde les plus beaux livres, les seuls livres vraiment « européens ». Et aujourd'hui même, où trouve-t-on encore des psychologues ailleurs qu'en France?

Or, je considère la psychologie comme la pierre de touche où se révèle la propreté ou la malpropreté d'une race. L'atmosphère allemande est pour moi irrespirable. J'étouffe dès que j'approche de cette malpropreté psychologique qui est ici devenue instinctive, que trahit chaque parole, chaque jeu de physionomie de l'Allemand. Ils n'ont pas passé là-bas par la sévère école que fut pour les Français leur *xvii^e* siècle (un La Rochefoucauld, un Descartes sont cent fois supérieurs aux Allemands par leur instinct de *vérité*).

Surtout, il s'agit de renouer cette tradition du classicisme français, école d'un aristocratisme inégalé du goût et de l'esprit. Nietzsche, à Nice, ne lit plus que des livres français.

« Comme artiste, dit-il, je ne connais qu'une patrie : Paris. » C'est le seul refuge où puissent vivre encore ces esprits d'une complexité trop riche pour s'enclorre dans les bornes d'un nationalisme étroit, quel qu'il soit. A présent encore, on sait en France pressentir et deviner la venue de ces hommes rares et difficiles à qui il ne suffit pas d'être d'une patrie et qui savent aimer le Midi dans le Nord, et le Nord dans le Midi, et l'on sait aller au-devant de ces *méditerranéens-nés*, de ces « bons Européens ».

Sélectionner cette élite, plus exactement *ce type d'avenir qui ne sera pas nordique, mais méditerranéen*, essentiellement composite et *synthétique*, comme filtré au tamis des civilisations les plus diverses : voilà où tend de plus en plus son évangile du Surhumain. Car Nietzsche n'admet nullement comme vérité démontrée que la

supériorité d'une race consiste dans la pureté de son sang. Tout au contraire, un certain mélange lui est toujours apparu une condition particulièrement favorable à la production d'un type perfectionné d'humanité. Et précisément la Méditerranée, trait d'union providentiel entre les multiples civilisations, n'est-elle pas prédestinée à être le creuset d'où sortira cet Européen nouveau? C'est ce qui fait de Nice un poste d'observation entre tous privilégié :

Nice, — lisons-nous, et il s'agit bien cette fois du Nice français — a pour moi je ne sais quel charme capiteux avec son élégance mondaine, et parce que se retrouvent là, dans un même espace, les contrastes les plus inattendus d'une nature prodigue en miracles et d'une société vraiment cosmopolite. Rien ne peut me remplacer cette atmosphère niçoise, la grandiose liberté d'allure de cette « Cosmopolis », liberté qu'on retrouve à la fois dans le paysage dans lequel on vit et dans la société avec laquelle on vit.

Un beau jour, ne s'avise-t-il pas de vouloir créer dans cette Cosmopolis une sorte d'Académie méditerranéenne? Nietzsche précurseur du Centre universitaire méditerranéen de Nice, voilà, n'est-ce pas, un aspect de sa vie auquel on ne s'attendait guère? Et sans doute, il ne s'agit que d'un projet en l'air, d'une chimère caressée au plus secret de lui-même. La chose vaut pourtant qu'on en parle. L'idée semble remonter à cet automne 1884, où le frère et la sœur se sont fait de pénibles adieux à Zurich. Sur les conseils de Lisbeth Nietzsche, qui espérait encore faire rentrer au bercail cette brebis égarée, le philosophe avait fait une dernière tentative : il avait sollicité l'autorisation de faire un cours libre à l'Université de Leipzig, pour y exposer les principes de sa philosophie. Il ne recueillit qu'un refus poli et humiliant. En passant par Menton, où il s'arrête pendant le mois d'octobre, il reçoit un beau jour la lettre d'un inconnu qui se dit son disciple et qui voudrait faire sa connaissance. Nietzsche lui donne rendez-vous à Nice. Le jour même de son arrivée, il entend frapper à sa

porte ce compagnon imprévu, un certain M. Lanzky. Allemand de naissance et Florentin d'adoption, de plus propriétaire d'un hôtel à Vallombrosa, il passait une partie de l'année à voyager. Un hasard lui avait mis entre les mains les œuvres du philosophe et il avait écrit quelques comptes rendus de *Zarathoustra* dans un « magazine » de Leipzig et dans la *Rivista Europea* de Florence. C'était bien le type de « l'Allemand libéré », le seul dont Nietzsche tolérait encore le commerce. Autre trait qui devait le lui rendre sympathique : c'était un autodidacte cultivé qui n'avait pas reçu l'empreinte universitaire.

Voici le récit de la première entrevue, très joliment contée par M. Daniel Halévy, dans son attachante *Vie de Frédéric Nietzsche* :

Au matin même de son arrivée, Nietzsche entendit frapper à la porte de sa chambre. Un homme souriant et doux l'ayant ouverte, vint vers lui.

— *Also, Sie sind gekommen!* dit Frédéric Nietzsche; vous voici donc!

Il le prit par le bras, curieux d'examiner ce lecteur de ses livres.

— Voyons un peu comme vous êtes fait.

Et il fixa sur lui ces yeux qui avaient été beaux, qui par instants l'étaient encore, mais que voilaient un peu les trop longues souffrances. Lanzky, venu rendre hommage à un redoutable prophète, s'étonna de rencontrer le plus affable, le plus simple et, semblait-il, le plus modeste des professeurs allemands.

Les deux hommes sortirent ensemble. Lanzky avoua sa surprise.

— Maître..., dit-il.

— Vous êtes le premier qui m'appellez ainsi, fit Nietzsche en souriant.

Mais il savait qu'il était un maître, et laissa dire.

— Maître, continua Lanzky, comme on vous devine mal à travers vos livres! Expliquez-moi...

— Non, non, pas aujourd'hui. Vous ne connaissez pas Nice. Je veux vous faire les honneurs de cette mer, de ces monta-

gnes, de ces promenades... Un autre jour, si vous voulez, nous causerons.

Ils ne rentrèrent pas avant six heures du soir, et Lanzky sut du moins quel marcheur infatigable était son prophète.

C'est sans doute au cours d'une de ces promenades que Nietzsche jeta dans la conversation le mystérieux projet qu'il ruminait depuis quelque temps.

Il aimait, dit M. Halévy, à lui répéter, à développer devant lui son vieux rêve: la constitution d'une société d'amis, d'un phalanstère idéaliste, pareil à celui où vécut Emerson. Il l'emmenait souvent vers la presqu'île Saint-Jean :

« Ici, disait-il, reprenant une parole biblique, *ici nous dresserons nos huttes.* » Il avait même choisi un groupe de villas qui lui paraissaient convenir à son dessein. Quels hôtes y assembleraient-ils? Ceci demeurait vague...

Pour peupler ce phalanstère, le Prophète songeait sans doute avant tout à son ami le compositeur Peter Gast, qu'il ferait venir de Venise et à qui il destinait déjà, en pensée, un petit appartement dans les fleurs. « Je veux me fixer pour toujours à Nice, lui écrit-il, y fonder une petite « colonie ». Je m'adresserai à quelques personnalités sympathiques auxquelles *j'exposerai mes doctrines sous forme de conférences.* » « Qu'on me donne un petit cercle d'auditeurs, et je suis sauvé! » C'est donc bien à Nice qu'il réservait la primeur de cette philosophie nouvelle dont l'Allemagne ne voulait pas. C'est là qu'il pensait recruter son premier auditoire de « bons Européens », dans une sorte de Centre universitaire méditerranéen — avant la lettre.

Touchantes illusions. Il n'avait oublié qu'une chose. Où trouver le mécène qui consentirait à faire les frais de cette singulière Académie? Le brave hôtelier de Florence n'osa pas l'entreprendre sur ce sujet. Peut-être redoutait-il les sarcasmes ou les foudres de son cher prophète. Car, comme l'observe M. Andler, « ç'a toujours été un danger d'approcher Nietzsche. Il aimait ses amis, mais les voulait pareils à l'idée qu'il se faisait d'eux. Se révélaient-ils différents, il les répudiait avec brutalité. »

Pareille disgrâce aurait bien pu advenir, tôt ou tard, à l'ami Lanzky. Heureusement pour lui, il fut rappelé, à temps, par son hôtel. Nietzsche vit partir ce premier disciple sans regrets. Il poussa même un soupir de soulagement. Un brave homme, certes, aux petits soins pour le cher maître, mais tout de même d'une tout autre lignée.

Pour résumer mes impressions, conclut-il après ce départ, je ne puis rendre ce que j'éprouve que par une expression française : « Il m'ôte la solitude, sans me donner la compagnie. » J'en ferais volontiers mon maître d'hôtel. Mais mon disciple, non, jamais !

A notre tour, prenons congé de ce sympathique hôtelier nietzschéen qui faillit être le Sancho Pança attaché à la personne de l'idéaliste éperdu, du paladin errant, toujours en quête d'une nouvelle patrie européenne, que fut l'Annonciateur du Surhumain.

§

D'autres pensées occupaient d'ailleurs, alors déjà, l'esprit de Nietzsche. Cet évangile méditerranéen que sa philosophie devait apporter au monde et pour lequel, tout au moins sous cette forme, ses contemporains n'étaient pas encore mûrs, ne pourrait-il pas leur être présenté en un langage plus direct, en une magie plus immédiatement sensible et évocatoire ? Sous le ciel alcyonique de Nice, Nietzsche lui-même éprouvait de plus en plus le besoin d'une musique où s'exprimerait ce bonheur ineffable dont il avait fait la découverte. Commençons donc par « méditerranéiser la musique », et ce sera le premier véhicule du nouvel esprit méditerranéen. Sa propre philosophie ne s'est-elle d'ailleurs pas toujours élevée sur les ailes de la musique et n'est-elle pas, comme on a dit, « une analyse d'événements intérieurs que seule la musique peut exprimer avec une suffisante approximation » ? Mais où trouver cette *musique méditerranéenne* ?

De nouveau, il nous faut remonter aux années de son

séjour à Gênes pour découvrir l'heure bénie de l'initiation première. Le 27 novembre 1881, Nietzsche avait entendu au théâtre de Gênes pour la première fois *Carmen* de Bizet, et il en était sorti tout bouleversé. Le lendemain matin, quoique alité et souffrant d'une de ces migraines dont le ciel capricieux de Gênes lui ménageait trop souvent la surprise, il griffonna à son ami Peter Gast un court billet qui sonne comme un bulletin triomphal :

Hourrah! mon cher, je t'annonce une découverte. J'ai entendu hier un opéra de Bizet (qui est-ce, ce Bizet?) : *Carmen*. C'est spirituel, puissant, par moments poignant, comme une nouvelle de Mérimée. Un talent vraiment français, celui-là! Un disciple de Berlioz. Pas l'ombre de déformation wagnérienne. Je te dis, quelque chose d'inouï. Je commence à croire que les Français sont en bonne voie de découvrir la vraie musique de théâtre. En tout cas, sur un point ils ont sur les Allemands une supériorité marquée: ils savent ce qu'est la vraie passion, au lieu de ces passions alambiquées que Wagner est allé dénicher on ne sait où. Je suis malade aujourd'hui. Sans *Carmen* je serais bien plus malade encore. Une chose comme celle-là, quel bain de santé!

Tout l'enchanté dans *Carmen*. Cette histoire de soldats, de contrebandiers, de toreròs, quel monde vivant, en marge des conventions bourgeoises, en marge de la loi et de la morale, mais qui a sa morale à lui, sa fierté passionnée, son point d'honneur.

Derrière cette tragédie, observe-t-il, il y a je ne sais quoi de spirituel, de fou, de paradoxal. Exemple ce mot de la fin: « Oui, je l'ai tuée, ma *Carmen* adorée! »

Que voilà en effet un trait bref, à la fois cruel, cynique et innocent, qui nous transporte à mille lieues des palabres sentimentales, des duos interminables où pataugent les amants wagnériens! Et puis quelle musique, à la fois populaire, rythmée et d'une grâce si ailée, d'une si savante légèreté! C'est cela un art bien méditerranéen, précis, clair, vif, alerte, moqueur, d'une divine insou-

ciance, un art vraiment pour artistes et qui transfigure le monde en joie et en légèreté!

Nietzsche en est obsédé. D'avoir appris que Bizet est mort lui donne un coup au cœur. Il voudrait connaître sa veuve, demande des détails sur sa fille. Et puis cette chère partition qu'il lit et relit, qu'il couvre d'annotations! La gloire de Bizet, il en fait désormais son affaire. Déjà se dessine dans son esprit une antithèse avec Wagner. Les fameux pamphlets qu'il écrira sept années plus tard, *Le cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner*, ainsi que l'observe M. Andler, sont déjà en miniature dans les notes marginales écrites à Gênes sur la partition de Carmen. « Gênes, écrit Nietzsche, m'est devenu plus cher parce que c'est là que j'ai appris à connaître Bizet. »

Arrivé à Nice, il court aux concerts de Monte-Carlo. Quelles révélations il espère y trouver! Hélas! Que lui faut-il entendre? Du mauvais Wagner. Cela s'appelle le *Sigurd* de Reyer, le *Chasseur maudit* de Franck, ou les *Erinnyes* de Massenet.

Je ne puis me faire à cette musique pittoresque, pauvre d'idées, informe, dépourvue de naïveté et de sincérité, d'un pathétique boursoufflé. Tout cela me paraît beaucoup trop fardé.

Oh! ce Massenet! Ne dirait-on pas du Wagner pour hétaïres de grand luxe? Et comme pour souligner le néant de ce simili-Wagner, article de boudoir ou de casino, voici qu'il réentend un beau jour le prélude de *Parsifal*, avec son incomparable orfèvrerie liturgique, cette fois-ci admirablement ciselée par l'orchestre de Monte-Carlo. Et le voici repris. Mais est-ce pour retomber dans les pièges de l'Ensorceleur nordique qu'il a fui naguère Bayreuth et s'est réfugié dans le Midi? A tout prix, il veut échapper au sortilège qui le persécute partout, et il court, cette fois, au théâtre de Nice, il devient un habitué de l'opérette française. Voilà du moins de la musique bon teint, cela sonne gai et franc. Offenbach le ravit. Une bouffonnerie extravagante, soit, mais, tout

de même, dans le goût classique. Autre découverte : *Boccace*, de Suppé. Quelle finesse dans les moindres détails, quel sourire dans cette bonhomie ! Un rien, et cela serait vulgaire. N'en doutez pas, un orchestre allemand, qui se croirait à mille coudées au-dessus de cette musique, ne manquerait pas de tomber dans la trivialité.

C'est absurde, dit Nietzsche, mais trois ou quatre fois j'ai presque pleuré. *Cette grande gaieté, voilà ce qui seul m'émeut à présent.*

Mais tout cela sera bien vite oublié le jour où, en décembre 1887, le grand théâtre italien de Nice donnera la première représentation de *Carmen*.

Événement capital dans ma vie, écrit Nietzsche à Peter Gast. Dans ces quatre heures j'ai vécu et j'ai appris plus que je ne fais en quatre semaines en temps ordinaire. Plus une place à avoir dans la salle. Dans les loges, toute la haute société (duc de Montpensier, etc...). Emotion indescriptible.

Il assiste à quatre représentations successives.

Cette musique me détache de moi-même; je me vois comme du dehors, comme un étranger. Et pourtant elle accroît mon potentiel et, après chaque représentation, je me réveille le lendemain l'esprit lucide, plein de fortes résolutions. C'est curieux, on dirait un bain intérieur qui vous replonge dans l'élément pur de la nature. Vois-tu, sans musique la vie n'est qu'une erreur, une corvée, un exil !

Quand Nietzsche quittera définitivement Nice, le printemps suivant, les deux pamphlets *Le cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner* ne sont pas encore rédigés. Mais on peut dire qu'ils sont déjà écrits dans sa tête, tout au moins qu'il en porte en lui toute la matière explosive accumulée et qu'il suffira de la moindre étincelle, d'une nouvelle représentation de *Carmen* à Turin, pour faire partir la fusée et éclater la bombe. L'inspiration, la pensée, et, pourrait-on dire, le style, tout est devenu chez lui français. Nietzsche le déclare expressément.

A vrai dire, ce pamphlet est presque écrit en français, à tout le moins il serait plus facile de le traduire en français qu'en allemand. J'ai l'impression que cette année-ci j'ai appris à bien écrire — ce qui veut toujours dire : écrire en français.

Et maintenant, écoutons les secrets de ce style nouveau que Nietzsche a en partie recueillis en écoutant la musique de Bizet :

J'ai entendu hier, — lisons-nous dans *Le cas Wagner*, — le croiriez-vous? pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet. De nouveau, j'ai été plongé jusqu'au bout dans un pieux recueillement... Comme une pareille œuvre vous rend parfait! Rien qu'à l'écouter on devient soi-même un chef-d'œuvre. Elle approche avec une allure légère, souple, polie. Elle est aimable; elle ne vous met pas en sueur. « Tout ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds légers », — premier axiome de mon esthétique. Cette musique est en même temps méchante, raffinée, fataliste, et pourtant populaire. Son raffinement est celui d'une race, non d'un individu. Elle est claire et précise. Elle construit, elle organise; elle s'achève, — par là elle forme un contraste avec le polype dans la musique, avec la « mélodie infinie ». J'ensevelis mes oreilles sous cette musique; j'en perçois les origines. Il me semble que j'assiste à sa naissance, — je tremble devant les dangers qui accompagnent chacune de ses audaces et je suis aux anges des trouvailles inattendues dont Bizet est innocent... Avec cette musique on prend congé du Nord humide, de toutes les brumes de l'idéal wagnérien. On entre, à tous égards, dans un autre climat...

Nietzsche a passé cinq hivers successifs, de 1882 à 1888, à Nice. Il se compare lui-même à « une marmotte philosophique qui, l'été, jette son sifflement dans les rochers de la Haute-Engadine et en redescend en automne pour hiverner sur le littoral ». Sils-Maria et Nice : ce sont désormais les deux pôles opposés également indispensables à sa vie. En dehors des grands événements intellectuels et artistiques dont nous avons parlé, il n'en est guère d'autres à signaler. Le 24 février 1887, pour-

tant, il a assisté, en témoin lucide et en psychologue impassible, au grand tremblement de terre qui a jeté la panique parmi la population et a fait le vide dans les hôtels. Sur un ton détaché, presque cynique, il raconte dans ses lettres cette catastrophe qui se produisit dans la nuit même qui suivit les fêtes du Carnaval.

Justement hier Nice clôturait son Carnaval international, — entre parenthèses je trouve qu'il y avait là trop de femmes costumées en Espagnoles à mon goût, — et voici que six heures après, la dernière girandole à peine éteinte, nous avons été régalez d'un divertissement d'un genre nouveau. Il s'agit de la charmante perspective qui tout à coup s'est entr'ouverte à nous de nous voir engloutis d'un moment à l'autre, du fait d'un facétieux tremblement de terre qui a donné l'alerte à tous les chiens du quartier, et non pas aux chiens seulement. C'est un sentiment cocasse que d'entendre dans ces vieilles bâtisses le craquement comme d'un moulin à café et de voir l'encrier se mettre à danser tout seul sur la table, cependant que les rues s'emplissent de promeneurs à demi vêtus et retentissent de crises de nerfs. J'ai fait, entre deux et trois heures, tout gaillard, une petite ronde dans les différents quartiers, à la recherche de ceux où il y avait le plus de panique. La population campe en ce moment tout entière en plein air: on circule comme dans le bivouac d'une armée en campagne. Dans les hôtels en partie effondrés, j'ai rencontré quelques connaissances, hommes et femmes, tous étendus sous les arbres, bien emmitouflés (car il fait un froid de loup) et qui blêmissaient à la plus légère secousse. Voilà qui donnera le coup de grâce à la saison! Impossible de décider les étrangers à reprendre leur place à la table d'hôte. Ils mangent et boivent à ciel découvert. A part une vieille dame très pieuse, fermement convaincue que Dieu n'osera pas lui faire de mal, je suis resté seul vaillant parmi tous ces systèmes nerveux tendus et vibrants.

Bravade, dira-t-on peut-être. Je ne crois pas. Dans l'ébranlement soudain de toutes les fixités, de toutes les assises et de toutes les certitudes sur lesquelles repose la vie, le nihiliste impénitent que Nietzsche est resté

toujours tout au fond de lui-même, trouve l'aiguillon d'une secrète volupté. Un des axiomes de sa philosophie, n'était-ce pas qu'il faut « vivre dangereusement » ? « Construisez vos villes près du Vésuve ! » clame Zarathoustra. Et d'ailleurs Nietzsche ne porte-t-il pas en lui un volcan ? « Je suis, disait-il, de ces machines qui font explosion. » Comprenons donc cette frivolité qu'il affecte. Elle n'est qu'un masque sous lequel il se plaît à dissimuler les abîmes secrets et peut-être la catastrophe qu'il devine pour lui-même déjà imminente. Pesez bien cette confiance qu'il nous fait, comme à regret :

Il existe un malentendu de la gaité, et je m'en voudrais de le divulguer : mais celui qui y est initié sait en prendre son parti. Nous qui sommes des évadés en quête de bonheur, qui avons faim du Midi sous toutes ses formes, faim du soleil et de son ivresse, — ne dirait-on pas des passants assis au bord de la route où la vie déroule sa mascarade dans une course éperdue à perdre haleine ? Mais c'est précisément cela que nous demandons au bonheur : qu'il nous jette hors de nos gonds. *Serait-ce peut-être parce que nous portons en nous un savoir qui nous fait peur ?* Nous nous réfugions dans l'illusion, dans le faux-semblant, dans ce qui n'est que superficie et apparence, dans le mensonge chatoyant. Nous sommes gais, — eh oui ! ne serait-ce pas parce que nous sommes affreusement tristes, parce que nous sommes sérieux et connaissons les abîmes, et qu'il nous faut, à cause de cela, nous défendre contre le sérieux ? Il nous faut fuir jusqu'au semblant de la tristesse : notre enfer et nos ténèbres sont toujours trop proches de nous. Nous détournons nos regards des spectacles affreux, nous nous bouchons les oreilles à toute plainte : la compassion nous briserait le cœur, si nous ne nous cuirassions contre elle. Demeure-nous fidèle, ô rire frivole ! Rafraîchis nos tempes, brise qui descends des glaciers ! Nous ne voulons pas alourdir nos cœurs et c'est pourquoi nous voulons t'adorer, *ô masque qui es notre dernière idole et notre dernier refuge !*

De la gaité, — oui, de la gaité à tout prix, n'importe quelle gaité — c'est chez cet Averti, marqué par le destin, la dernière ruse de la vie, l'illusion frivole qui dé-

tourne encore quelques instants son regard de la catastrophe qui approche, — telle cette dernière girandole du Carnaval de Nice qui achevait de s'éteindre au moment où déjà grondait dans les souterrains le séisme dévastateur, après la folle mascarade de la journée.

§

Cependant l'événement fatal n'a pas éclaté à Nice. Jusqu'au bout Nice est resté pour Nietzsche le refuge sûr où il a guéri ses blessures, où il a conçu ses plus fortes œuvres, la cité lumineuse, et aussi le bain d'élégance, d'insouciance et de frivolité, si bienfaisant à son âme trop tendue et trop profonde. Lorsque, le 2 avril 1888, il partait pour Turin, il emportait, sous forme de brouillon, le manuscrit du livre qui allait être la *Somme posthume* de sa pensée : *Volonté de Puissance*. Turin devait être le dernier décor, somptueux et tragique, le décor de la folie de Nietzsche. La ville, dès l'arrivée, lui apparut d'une beauté si accomplie, si magnifiquement royale, avec la parure printanière de ses boulevards et de ses jardins, si imposante par la splendeur de ses aristocratiques hôtels, de ses portiques, de ses ponts, de ses avenues rectilignes qui semblaient rejoindre à l'horizon les cimes neigeuses des Alpes, qu'il résolut de ne plus jamais s'en séparer. L'étouffante chaleur de l'été l'en chassa pourtant quelques mois. Mais il y revint au plus vite, dès septembre, comme pour jouir encore pleinement de ce dernier automne, d'une beauté inouïe, qui se prolongea jusqu'en janvier et qui semblait ne devoir plus jamais prendre fin. Dans un état de constante félicité, d'euphorie indescriptible, Nietzsche eut alors le sentiment de vivre dans un paysage irréel, élyséen, « dans un Claude Lorrain, disait-il, agrandi à l'infini ». Tout maintenant lui apparaissait parfait. L'affabilité méridionale des Italiens le comblait d'aise, et chez les gens de la rue il découvrait comme une conspiration de prévenances à son adresse. Les plus vieilles marchandes des quatre-saisons choisissaient pour lui leurs grappes les plus belles. Tous les fruits de cet automne féerique ne tombaient-ils pas mûrs dans sa main, sans qu'il eût à

les cueillir? A sa vieille mère, il énumère les célébrités de la ville qui, raconte-t-il, lui rendaient visite, celles qui correspondaient avec lui de Saint-Petersbourg, de Paris, de Stockholm, de Vienne, de New-York, — « les plus grands génies, les princesses les plus charmantes ». Un jour, le 22 décembre, il eut l'illumination subite de l'ineffable beauté de toute son œuvre.

C'est étrange, écrit-il à Peter Gast, depuis quatre jours seulement je commence à comprendre mes écrits, bien mieux j'en mesure la profondeur et la valeur. Très sérieusement, je ne savais pas jusqu'à ce jour ce qu'ils valaient. J'étais comme la mère en présence de son enfant. Elle l'aime d'un amour stupide, sans se rendre compte de ce qu'il est en vérité. J'ai maintenant l'absolue certitude que dans mon œuvre tout est parfait, de la première ligne à la dernière. Une seule et même perfection du commencement à la fin. J'ai relu la *Naissance de la Tragédie* [son premier livre], c'est quelque chose d'inouï, d'une profondeur, d'une douceur, d'un bonheur indescriptible.

Dans la rue il lui arrivait d'accoster des passants en leur disant: « Soyons heureux. Je suis Dieu. J'ai pris ce déguisement. » Et voici les deux derniers billets adressés à son ami Peter Gast:

Le 31 décembre. — Ami! Quels instants! Je reçois ta carte. Qu'ai-je fait? Ah! le fameux Rubicon! J'ai oublié mon adresse. Mettons que ce soit le Palais du Quirinal.

Enfin, le 4 janvier, à quatre heures du matin, ce tout dernier message, griffonné *in extremis*, au bord même de l'abîme et qui sonne comme un « *hosannah in excelsis* » :

A mon maestro Pietro,

Chante-moi un chant nouveau. Le monde est transfiguré et les cieux sont remplis d'allégresse.

(Signé): Le Crucifié.

La folie de Nietzsche, — que de polémiques elle a suscitées! Mais de toutes ces controverses sort-il un rayon

de lumière, une réponse précise à la question : Quelles ont été les causes de cet effondrement? Nous pouvons dire résolument : On ne sait rien — rien que des présomptions dont il est impossible de vérifier le bien-fondé. Retenons simplement cette conclusion de M. Andler : Il ne faut pas interpréter la vie et l'œuvre de Nietzsche par la folie qui en a été le terme, mais inversement voir dans cette folie l'aboutissement tragique d'une des pensées les plus surhumainement tendues, les plus bouleversées, les plus dangereusement novatrices qui aient jamais été. Appelons cela, si vous voulez, la thèse « héroïque ». Elle a bien le droit, j'imagine, de faire figure en regard de la thèse « médicale » qui s'affirme avec tant d'assurance. Nietzsche, ne l'oublions pas, a été un malade *héroïque*, et c'est sur cet *héroïsme* que doit porter tout l'accent. Car c'est par là seulement que Nietzsche est vraiment Nietzsche et qu'il se distingue à jamais de la foule lamentable des autres malades.

Et quelle douloureuse noblesse, jusque dans le masque ravagé de ce dément! Voyez ce profil d'oiseau de proie blessé, et l'épaisse moustache retombante sous laquelle la bouche est comme à jamais scellée, et ces cavités profondes, avec leur regard qui vient d'on ne sait quels lointains et ne nous rejoint plus. Quel reproche muet cette pensée absente semble adresser à un monde où elle n'a trouvé aucune réponse, ni l'assistance d'aucun compagnon qui aurait partagé le fardeau des lourds problèmes dont elle était enfiévrée, ni l'attachement d'aucun disciple prêt à recueillir, alors qu'il était encore temps, le dépôt d'un bonheur qu'elle était impatiente de prodiguer et qu'il lui a fallu enfouir comme dans une tombe. « Un petit cercle d'auditeurs, s'écriait-il, et je serais sauvé! » Et pourtant, dans cette destinée de perpétuel itinérant, il y a eu quelques stations privilégiées. Nice a été un de ces lieux bénis. Dans la foule des étrangers qu'attirait chaque hiver cette Cosmopolis méditerranéenne par la beauté de son ciel et l'élégance de ses fêtes, Nietzsche a été le Prince inconnu dont aucune chronique n'a signalé l'arrivée. Aujourd'hui même

qu'une gloire inouïe est attachée à son nom, rien ne rappelle son passage dans les vieilles ruelles dont il connaissait par cœur le dédale, ni ses promenades méditatives et presque quotidiennes à cette presque île Saint-Jean, son « Ile Fortunée », où il rêvait de grouper un premier phalanstère de « bons Européens ». Seule sa correspondance nous apporte le témoignage de la reconnaissance qu'il avait vouée à ce dernier refuge où il a connu l'épanouissement le plus heureux de ses forces productrices et dont il a dit, en toute sincérité et simplicité, « qu'il le comptait au nombre des rares choses en ce monde qui jamais ne l'ont déçu ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.